



Écrire à la limite des langages. Étapes d'un itinéraire anthropologique

Gilles Bibeau
Université de Montréal

Cet essai se présente comme un exercice d'auto-réflexivité. Sincérité et transparence sont les deux exigences que je m'impose : elles me guideront, dans la lucidité j'espère, tout au long de ce bref retour sur ma pratique d'écriture. Je dois reconnaître d'emblée le colossal impact que mes travaux de recherche dans le champ de l'anthropologie médicale ont eu sur ma façon d'exercer mon métier d'anthropologue, de me relier aux autres et sur ma manière de traduire en mots le monde des autres. Mes recherches d'anthropologie médicale ont en effet transformé, au fil des trois dernières décennies, ma vision même de la réalité humaine, aiguissant mon sens de l'écoute de la parole des autres, surtout des personnes souffrantes, et me confrontant à la dramatique de l'existence humaine. Elles m'ont aussi rendu sensible aux questions d'insécurité, d'injustice, de marginalité et de violence, cette dernière exprimant généralement, nous le savons, une souffrance cachée.

Les récits des utilisateurs de drogues, des patients atteints du VIH, des membres de gangs de rue, des jeunes autochtones ayant survécu à une tentative de suicide et plus largement des personnes exclues de la société auprès de qui j'ai travaillé m'ont rendu particulièrement sensible aux questions de souffrance, de finitude, d'étrangeté, d'altérité et de différence qui se sont imposées à moi avec toujours plus d'évidence. Ces expériences de souffrance sont toutes reliées à la face d'ombre de la vie humaine, à cet espace d'où l'on revient difficilement et que l'on a peine, au terme du voyage, à transformer en récits.

Au retour de mes voyages dans le monde de la maladie et de la mort, je reconnais avoir souvent eu de la peine à mettre en mots la détresse rencontrée, de m'être le plus souvent confié aux paroles mêmes des personnes qui m'ont dit leur mal et d'avoir eu de plus en plus tendance, au fil des années, à ancrer mes propres textes, au plus près possible,

dans les récits que les personnes m'avaient faits de leur expérience de souffrance. À terme, c'est ma manière même d'écrire qui en a été grandement transformée.

Dans ce court voyage vers le lieu qu'occupe l'écriture dans ma vie d'anthropologue, je dirai quelques mots au sujet des méthodes de cueillette de données que je mets de l'avant dans le recueil des récits de souffrance. Je crois aussi important de parler des cadres d'interprétation, d'inspiration sémiologique et phénoménologique, que je privilégie et des référents théoriques, largement empruntés aux approches critiques, qui sont les miens. En effet, je suis parfaitement conscient du fait que certains mots, notions, concepts et idées reviennent, à répétition, dans ce que j'écris et imposent à mon écriture une certaine cohérence. Tout cela dessine, me semble-t-il, une logique qui organise mon style d'écriture à partir de ma manière de comprendre l'humain, et la place que le symbolique et le politique y tiennent, sur le fond d'une attention aux drames, voire aux tragédies, qui accompagnent souvent la vie des personnes et des sociétés.

La face obscure de l'anthropologie

Nos descriptions ethnographiques sont toujours habitées, l'expérience nous le montre, par quelque chose de l'ordre du non-su : c'est vrai pour les lecteurs et lectrices des textes anthropologiques mais ce l'est aussi pour l'anthropologue qui écrit. Ce non-su ouvre une espace d'étrangeté (et d'obscurité) dans notre travail d'anthropologue et jusqu'au cœur de notre écriture. Pour rendre compte de cette « étrangeté » du non-su qui imprègne de part en part notre écriture, je crois nécessaire de situer l'ensemble de la pratique anthropologique sur un double horizon, à la fois externe et interne, qui permet de penser, me semble-t-il, dans toute sa complexité ce qui advient sur le terrain durant les procédures de cueillette mais aussi au cours de l'analyse des données, et plus encore sans doute, dans l'acte même de l'écriture anthropologique.

La face obscure de notre écriture surgit, peut-on dire, au carrefour d'un espace à deux dimensions qui se superposent constamment. D'une part, notre pratique anthropologique n'apparaît pas parfaitement isolable : elle dérive en effet d'autres activités, d'autres intérêts et d'autres rencontres qui surviennent dans d'autres sphères de notre vie; d'autre part, nos manières de dire le monde des autres sont largement influencées, malgré toutes les précautions éthiques que nous pouvons prendre, par ce que nous sommes, par nos désirs, nos refus et nos préférences, autant de réalités qui nous travaillent du dedans. On peut dire que l'axe horizontal (l'anthropologie comme un espace de notre vie relié aux autres) est toujours envahi par la verticalité de l'histoire personnelle de l'anthropologue, par ses peurs et ses certitudes intérieures, de même que par les théories et les idées à partir desquelles il ou elle pense le monde.

On sait que l'anthropologue prétend que ses textes parlent de l'autre bien qu'il sache qu'ils parlent aussi constamment de lui. Peut-il vraiment en être autrement? L'anthropologue peut-il s'absenter de ce qu'il écrit? N'est-il pas salutaire que les deux discours (sur l'autre et sur toi) s'enroulent dans le récit de l'anthropologue? Pour répondre à ces questions, je crois essentiel d'explorer l'impact que notre position sur

la frontière (être dedans et dehors en même temps) engendre forcément à toutes les étapes de notre travail anthropologique (du terrain à l'analyse et à l'écriture) et de nous interroger, en profondeur, au sujet des implications épistémologiques, méthodologiques et rhétoriques de la position hybride que nous occupons en tant que lieu de constitution de la connaissance anthropologique.

Dans les réponses apportées à la question du rapport à l'autre, deux voies me semblent bloquées : d'une part, celle qui rejette d'emblée toute possibilité de véritable rencontre de l'Autre, qui nie l'entrée réelle dans l'intériorité du monde étranger et qui refuse de reconnaître dans les descriptions ethnographiques la réalité du monde des autres; d'autre part, celle qui soutient que toute connaissance de l'Autre est purement subjective et que la différence dont l'Autre est porteur est toujours réabsorbée dans l'univers de l'observateur. L'anthropologie a ouvert, me semble-t-il, une voie entre ces deux culs-de-sac : cette voie nous invite à être conscient des contraintes nombreuses et complexes qui s'imposent, de l'extérieur comme de l'intérieur, de manière objective et subjective, à toutes les étapes du travail anthropologique. En tant qu'anthropologues, il nous faut aller plus loin que cette prise de conscience et transformer ces contraintes (externes et internes) en des outils spécifiques pour penser la spécificité de notre rencontre avec les autres. C'est à cette condition que nous pourrions peut-être inventer une écriture qui sera véritablement anthropologique.

Pour y arriver, nous devons d'abord accepter, au moins de manière provisoire, de mettre en doute notre prétention à pouvoir dire, d'une manière objective, la réalité des autres mondes. Nous ne pouvons le faire qu'en prenant conscience, dans un retour lucide sur nous-mêmes, de ce que nous apportons avec nous sur le terrain et de la part de nous-mêmes que nous transposons sur le papier lorsque nous prétendons parler des autres. Cet exercice d'autocritique doit permettre au non-dit qui imprègne nos ethnographies de faire surface, de devenir plus explicite et de se dire, sans qu'il faille nécessairement démanteler la cohérence de nos récits. Les données de terrain ne peuvent plus prétendre s'imposer d'elles-mêmes à l'anthropologue; la relation objective, non médiatisée, avec la réalité de l'autre que l'anthropologue croyait possible d'atteindre apparaît désormais de plus en plus illusoire; la prétention des descriptions et de la langue à la transparence est elle-même mise en déroute.

En prenant au sérieux la 'face obscure' de l'ensemble de la pratique anthropologique, c'est non seulement le statut même des données ethnographiques qui est mis en cause mais aussi toute la pratique de l'écriture anthropologique. Nous reconnaissons aujourd'hui que les mots que nous utilisons dans nos textes ethnographiques, les images que nous inventons et les concepts auxquels nous nous référons sont hantés par d'autres mots, d'autres voix et d'autres visions qui envahissent, souvent à notre insu, tout ce que nous écrivons. Ces mots d'ailleurs qui donnent des formes et des couleurs inédites à notre écriture viennent, pour une large part, de notre histoire personnelle, des contingences familiales, sociales et ethniques qui nous ont fait ce que nous sommes et qui ont contribué à modeler notre style de présence au monde. L'apprentissage de l'anthropologie ne vient pas toujours changer substantiellement ce style propre à chaque personne

qui anime de l'intérieur la vision que la personne se fait du monde et de l'autre.

Dans notre écriture, nous parlons aussi à d'autres, le plus souvent à des collègues du milieu académique, avec qui nous échangeons des concepts et des idées qui sont empruntés à différents cadres théoriques. Enfin nous parlons aussi, à travers nos textes, à des figures non sollicitées qui s'insèrent dans l'échange, fournissant leurs propres mots et apportant des points de vue qui contestent parfois les nôtres. Le dialogue que tout acte d'écriture engage prend en effet place sur plusieurs scènes et s'étend à des interlocuteurs connus et inconnus, proches et lointains, à des alliés mais aussi à des adversaires, aux lecteurs et lectrices d'aujourd'hui mais aussi à ceux et à celles de demain.

Sans doute est-il juste de dire que nous écrivons toujours dans les blancs des récits des autres, de ces personnes auprès de qui nous avons travaillé, mais aussi des collègues avec qui nous dialoguons. Notre écriture est confrontée à un double danger : le risque de se maintenir dans la glose, dans le commentaire, comme si le récit de l'anthropologue pouvait se limiter à surfer sur les récits des autres; le risque d'introduire dans nos textes un jargon théorique et de transformer ainsi nos écrits en des joutes idéologiques et conceptuelles limitées à l'espace de l'univers académique.

Le paradoxe de la posture anthropologique

Faut-il encore rappeler que l'anthropologie est tout le contraire d'une discipline de l'intemporel, qu'elle se pratique à chaud, dans la proximité, dans le corps à corps, et dans une attention constante aux forces qui travaillent, du dedans, une société ou une personne. L'anthropologue se laisse intoxiquer, ce sont les risques de son métier, par les pratiques des hommes et des femmes avec qui il vit, dans une fièvre qui lui fait éprouver la vitalité, l'audace ou le risque sous les conduites des individus, dans un partage aussi des blessures qui sont infligées aux personnes ou qu'elles s'infligent elles-mêmes. L'anthropologue cherche à se déprendre de la proximité, en créant une salutaire distanciation : c'est là la posture paradoxale qu'il occupe.

De plus, nous ne devons pas oublier que nous écrivons aujourd'hui dans un univers intellectuel fortement imprégné des idées des penseurs de la post-modernité (Lyotard, Deleuze, Derrida). Ainsi, par exemple, nous ne pouvons éviter de nous confronter à la critique couramment faite de la position réaliste qui défendait l'idée qu'il existe une adéquation entre mots, représentations et « réalité ». Dans le cas de l'anthropologie, cette critique a pris une forme particulière en se chargeant de l'idée qu'il peut être impossible de rendre compte du monde et de l'expérience de l'Autre si ce n'est à travers des mots, des images et des récits qui appartiennent à notre propre horizon. Il n'y a pas si longtemps encore, les descriptions ethnographiques firent l'objet d'une critique radicale à cause de l'alliance des anthropologues avec le projet colonial; plus récemment, l'anthropologie classique a été largement délégitimisée sous prétexte qu'elle a contribué à la construction d'une représentation objectifiante des sociétés non-occidentales. La critique post-moderniste qui s'est ajoutée aux critiques plus anciennes nous

force à repenser l'ensemble du projet anthropologique.

Les données de terrain ne peuvent plus prétendre s'imposer d'elles-mêmes dans une espèce de transparence que nos méthodes ethnographiques permettraient de faire apparaître. La saisie objective, non-médiatisée, du monde de l'autre que les anthropologues croyaient possible apparaît désormais de plus en plus illusoire, surfaite, mise de l'avant dans le but, peut-être, de légitimer l'accès des sciences humaines à la science. Dans le contexte de la post-modernité, c'est la prétention de la langue à la transparence qui est elle-même mise en déroute. En prenant au sérieux le paradoxe de la posture anthropologique (du terrain à l'écriture), c'est le statut même de notre discipline que nous sommes invités à repenser.

Les écoles théoriques qui ont marqué l'histoire de notre discipline ont toutes cherché à imposer ordre et cohérence dans le monde des Autres, contribuant ainsi à minimiser ce qui résiste à nos propres schèmes de compréhension. Les différences observées sur le terrain finissent souvent par être intégrées dans nos propres modèles de pensée, nous permettant ainsi de nous reconnaître dans le monde des Autres mais effaçant du même coup les éléments qui ne correspondent pas soit à l'esprit intellectuel du temps soit à ce que disent les théoriciens dominants de notre discipline.

Je crois qu'il est urgent de réaffirmer une dimension particulière du projet anthropologique, à savoir le souci de dévoiler la non-évidence de ce qui est considéré comme naturel dans notre monde social, culturel, scientifique. Un tel projet porte cependant en lui le risque de projeter notre imaginaire sur les Autres dans un processus fort bien analysé par Gananath Obeyesekere (au sujet de ce qui s'est joué dans la rencontre entre le Capitaine Cook et les Hawaïens) et par Edward W. Said (dans son analyse de la construction orientaliste de l'Orient). Said et Obeyesekere ont tous les deux formulé leurs critiques depuis les frontières du paradigme occidental.

Cette tension fait écho au dilemme que chaque anthropologue sent au dedans de lui-même ou d'elle-même. Il nous sera toujours difficile d'échapper au paradoxe de la posture anthropologique.

Écrire aux limites des langages

Michel Foucault insiste pour dire que les sociétés peuvent être définies par leurs limites, ou par ce qu'elles excluent au niveau épistémologique, autant que par ce qu'elles contiennent. Selon la société ou l'époque, certains phénomènes tombent en quelque sorte en dehors de l'espace du connaissable. Pensons, par exemple, à la notion de « différence » qui était, il n'y a pas si longtemps encore, suspecte, voire dangereuse à cause de sa force potentielle de déstabilisation et de questionnement des canons hégémoniques mis de l'avant par le monde occidental. La notion de « différence » est aujourd'hui célébrée sous les concepts les plus variés : la multiplicité, la pluralité, la fluidité mais en même temps ces concepts sont souvent vidés de la radicalité de leur contenu.

Dans la conclusion de son livre : *Les Mots et les choses* (1966), Michel Foucault présente une position intéressante au sujet des rapports entre

les sciences dans leurs discours sur l'humain. Il soutient que l'ethnologie, avec la psychanalyse, occupe une position privilégiée dans les sciences humaines. Ces deux disciplines pousseraient à leur extrême, écrit Foucault, l'exploration de la relativité de ce qu'on considère comme allant de soi; ces deux disciplines explorent la finitude radicale des représentations à travers lesquelles nous approchons les trois 'positivités' principales autour desquelles se construisent les sociétés humaines, à savoir la vie (biologie), les besoins (économie) et le langage (linguistique). Sans doute, toute l'anthropologie gagnerait-elle en profondeur si elle se définissait en tant que discipline d'exploration de la finitude de l'être humain. Notre expérience de l'écriture en serait profondément marquée.

En terminant ces brèves réflexions sur l'écriture anthropologique, je vous invite à repenser à la parabole du lutteur de Kafka, au présent comprimé par le combat du passé et du futur, que cite Hannah Arendt au début de « la Crise de la Culture ». C'est là notre situation – ou notre rêve, si nous en avons encore, ou notre ambition d'intellectuel (si cela existe) – qui est de rendre compte de la complexité de l'humain, de nous élever au-dessus du combat sans nous en déprendre et d'être éventuellement reconnu comme un arbitre intransigeant, juste, qui constate la vérité des coups qui se donnent et qui font mal. Arendt nous invite à écrire nos textes dans la brèche du vaste combat qui se déroule sur la scène du monde, ici et ailleurs, combat que nous devons inscrire dans nos textes ou faire transparaitre dans les interlignes de ce que nous écrivons.

Il arrive à l'anthropologue de se penser comme un médecin de la société et de se donner une vocation thérapeutique à la manière des anciens philosophes de la cité dont le rôle a été, depuis Socrate, de « faire penser les citoyens » ou, à la manière du théâtre d'Artaud, de 'vider les abcès'. Ce n'est pas comme clinicien que l'anthropologue est, d'après moi, à son meilleur : ses prescriptions sont souvent plus dangereuses que le mal lui-même; ses discours risquent de basculer dans le moralisme; son regard peut devenir aveugle face au positif dont sont porteuses les nouvelles pratiques qui lui semblent rompre avec la tradition.

L'écriture anthropologique est faite d'exercices souvent joyeux, quelquefois douloureux. Elle est tantôt proche du travail du *trickster* qui ose dire publiquement que le roi est nu et tantôt elle emprunte au *joker* quand l'anthropologue ne trouve rien de mieux à faire que d'ironiser, de jouer avec les mots, dans une ultime tentative pour dévoiler ce qui se cache derrière la réalité.

Résumé/Abstract

Les descriptions ethnographiques sont toujours habitées par quelque chose de l'ordre du non-su, lequel ouvre une espace d'étrangeté (et d'obscurité) dans notre travail et dans notre écriture. Pour rendre compte de cette étrangeté essentielle, je me situerai sur un double horizon : externe en ce sens que toute la pratique anthropologique dérive d'autres activités, d'autres intérêts et d'autres rencontres qui surviennent dans d'autres sphères de notre vie; interne en ce sens que notre travail et notre écriture surgissent de ce que nous sommes, de nos désirs, de nos refus et de nos préférences qui nous travaillent du dedans. La face obscure de l'anthropologie prend ainsi forme dans un espace bi-dimensionnel : l'axe horizontal des effets externes est habité, souvent à notre insu, par la verticalité de l'histoire personnelle, par des peurs et des certitudes intérieures, de même que par les idées qu'on se fait au sujet du monde.

Mots clés : Bibeau, écriture, auto-réflexion

Ethnographic descriptions are always inhabited by something of the order of the unknown, that reveals a realm of shadows and foreignness hidden within our work and writing. This fundamental foreignness exists between two horizons. One is external, in the sense that all our anthropological practices derive from other activities, interests and meetings that occur in other spheres of our life. The other is internal, meaning that our work and our writing emerge from who we are, from our desires, denials and preferences, all of which leave their mark on us from the inside out. The hidden face of anthropology takes form in a two-dimensional space. Often unbeknown to us, the horizontal axis of external influences is inhabited by the verticality of our personal history, fears and convictions, as well as by the ideas we have about the world.

Keywords: Bibeau, writing, self-reflection

*Gilles Bibeau
Professeur titulaire
Département d'anthropologie
Université de Montréal*